Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1986)

Heft: 1

Artikel: Caractères et tendances de la zoologie romaine

Autor: Bodson, Liliane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870825

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CARACTÈRES ET TENDANCES DE LA ZOOLOGIE ROMAINE

Notations occasionnelles, poèmes de circonstance, traités spécialisés ou exposés encyclopédiques, les témoignages sur le monde animal abondent dans la littérature latine. Aucun d'eux ne révèle cependant un dessein véritablement scientifique, visant à produire une contribution originale capable de favoriser le développement de la zoologie, fût-ce seulement dans certaines des disciplines qui la composent.

L'intérêt de ce vaste ensemble documentaire est historique et se situe sur deux plans. Les données transmises par les auteurs latins permettent de caractériser le savoir hérité ou acquis par les Romains sur les animaux et de cerner la place qu'il tient, en dépit de ses limites, dans la conservation et l'enrichissement des connaissances zoologiques.

Quand ils abordent le chapitre de la zoologie dans le monde romain, les historiens modernes s'accordent à souligner que, faute d'un Aristote latin, elle n'y a pas existé comme telle[1]. Dès lors, dans les meilleurs cas, ils consacrent au problème que pose un tel état de choses quelques considérations sommaires qui n'en expliquent pas entièrement tous les tenants et les aboutissants. Car, s'il est vrai qu'à aucun moment de leur évolution intellectuelle, les Romains — sauf peut-être avec Apulée[2] — n'ont conçu de plan d'investigation en vue de prolonger les travaux de zoologie hérités des Grecs, leur littérature contient, en dehors de l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, tant de références plus ou moins développées sur le monde animal qu'elles semblent refléter un état d'esprit propice à l'élaboration d'une étude scientifique de ce domaine. Les pages qui suivent ont pour objet d'esquisser, à l'aide d'exemples empruntés à la littérature latine générale aussi bien que technique, les caractères et les tendances du savoir zoologique des Romains, de le situer dans l'histoire de la pensée romaine comme dans celle de la zoologie.

La curiosité des Romains pour la nature[3] se manifeste notamment à travers l'intérêt qu'ils ont voué au monde animal. Cette inclination se traduit dans les nombreuses mentions relatives aux animaux sauvages, domestiques ou familiers que recèlent les œuvres les plus diverses de la littérature latine. On sait par les références de Pline l'Ancien l'attention que portaient les voyageurs à la faune des pays — Espagne[4], Egypte[5], Helvétie[6], Gaule[7], etc. — où ils se rendaient. César lui-même n'omet pas, dans *La Guerre des Gaules*[8], d'insérer des chapitres sur les mammifères les plus remarquables de la forêt hercynienne. De telles notations sont souvent marquées par le goût, cher à toutes les périodes de l'Antiquité, mais davantage accentué à partir de l'époque hellénistique, pour les *mirabilia* zoologiques, réels comme la taille et le poids hors du commun observés parfois chez certains représentants d'une espèce donnée[9], ou imaginaires tels les animaux hybrides[10]. Cependant, une fois faite la part du merveilleux et de l'exagération, instructive — elle — pour l'histoire des mentalités et pour celle de la formation de l'esprit scientifique, ces indications contiennent des témoignages éclairants à divers points de vue, mais surtout pour la zoogéographie, et davantage appréciables encore lorsqu'ils concernent des espèces qui, par la suite, se sont éteintes — l'Aurochs — ou ont disparu des régions qu'elles fréquentaient anciennement — l'Ibis chauve[11].

Au livre II de *La Nature des dieux*, Cicéron propose un assez long exposé sur les animaux[12]. Le sujet le demande. Mais, ailleurs, dans les *Tusculanes*[13], les *Devoirs*[14] ou les *Fins*[15], — pour ne rien dire de sa correspondance[16], — il se plaît à introduire des références empruntées au monde animal pour étayer tel ou tel argument de philosophie morale. Ni ici ni là, il n'apporte de véritables nouveautés zoologiques. Ce n'est pas son rôle. Il s'en tient plutôt à un exposé de vulgarisation, nourri aux sources grecques[17], — Aristote est mentionné[18], — et principalement centré sur le comportement animal. Le ton même qu'il adopte pour parler de l'Eléphant[19], du Chien[20], du Cheval ou du Lion[21], dénote chez lui une réelle sympathie pour les animaux, propice à renforcer l'attrait de ses contemporains à leur sujet.

Dans un autre registre, Lucrèce traite, en un passage fameux de *La Nature des choses*[22] puisqu'il a été considéré comme une préfiguration de la théorie de l'évolution[23], des animaux disparus et des espèces fabuleuses. Il envisage aussi la nature des rêves chez l'Homme et chez l'Animal, tel le Cheval et le Chien[24], ou encore

les modes d'expression et de communication dont dispose l'Animal[25], esquissant ainsi des thèmes d'observation et de recherche que les spécialistes modernes de la psychologie animale ont systématiquement explorés. Pas plus que Cicéron, Lucrèce ne prétend faire œuvre de zoologiste ou de biologiste. Cependant, les passages qu'il leur consacre montrent, chez lui aussi, une information, voire une réflexion sur les animaux qui dépassent la curiosité d'un simple amateur. Ceux-ci offrent aux poètes latins une source toujours renouvelée d'inspiration. Le genre bucolique implique — en dehors même des considérations techniques — des références aux bêtes des champs et des pâtures, à leur mode de vie, à leur comportement[26].

Mais quantité d'autres occasions se présentent, qui entraînent l'évocation des animaux. Ainsi, la satire telle qu'elle est illustrée par Juvénal en offre de beaux exemples, qu'il soit question du Cheval de course[27], de l'Eléphant[28] ou des pratiques imitatives dans l'éducation[29]. Quant aux animaux familiers, ils figurent en bonne place dans la poésie latine où ils ont suscité des compositions qui, malgré les lois du genre, ne sont jamais banales. Les textes de Catulle sur le moineau de Lesbie[30], d'Ovide en l'honneur du perroquet de Corinne[31] ou de Martial à propos de la chienne de Publius[32] ne sont qu'une illustration du sentiment très puissant qui pouvait animer les Romains envers leurs bêtes familières[33] et de l'attention qu'ils portaient au comportement de celles-ci, accumulant en la matière des observations qui ressortissent sinon à l'éthologie animale, du moins à son histoire. Les quelques exemples rappelés ci-dessus suffisent à indiquer la tendance. Les Romains, par ailleurs capables de s'enthousiasmer pour le spectacle sanglant de l'arène[34], ont réservé aux animaux un accueil de choix dans leur vie, leurs beaux-arts[35], leur littérature. Cependant, à côté des témoignages épars, leurs connaissances zoologiques se laissent plus directement appréhender dans les ouvrages qui ont l'animal pour thème principal ou secondaire, à savoir: les traités d'économie rurale et de médecine vétérinaire, les écrits didactiques sur la chasse et la pêche, les livres de gastronomie, les encyclopédies.

Traités d'économie rurale et de médecine vétérinaire

Le plus ancien traité d'économie rurale, celui de Caton, n'accorde que peu de place aux animaux domestiques, puisqu'il se limite à de brèves remarques sur les soins à donner aux bœufs

de labour[36]. Il associe cependant d'emblée la gestion du bétail aux autres aspects de l'exploitation agricole. Après lui[37], en dépit de Cn. Tremelius Scrofa[38] qui critiquait les œuvres où les problèmes de l'élevage — y compris l'apiculture — étaient abordés à la suite des questions purement agricoles, des auteurs tels que Varron, Virgile, Columelle ou Palladius ont rédigé des livres entiers pour transmettre leur expérience touchant les différentes races d'animaux domestiques[39], les principes de la reproduction, par sélection ou par croisement, les soins d'hygiène et de santé, etc. Leur témoignage, comme celui des médecins vétérinaires, Pelagonius, Végèce, Gargilius Martialis, Palladius[40], relève de la zootechnie et de l'art vétérinaire. Mais il n'est pas étranger à la zoologie, au moins par les observations qu'il inclut sur les particularités anatomiques et morphologiques des bêtes de la ferme. Rédigés par des praticiens de l'élevage et de la médecine vétérinaire, ces travaux attestent, mieux que d'autres, le talent que les Romains pouvaient apporter à l'étude de l'animal et les limites qu'ils imposaient à celle-ci, en la bornant à des observations empiriques et à des applications pratiques — leur information étant, pour le reste, prise aux Grecs. Peu d'exemples sont, à cet égard, aussi significatifs que la relation de Columelle[41] sur les essais opérés par son oncle en vue d'améliorer la laine des espèces ovines qu'il élevait — contribution à une discipline qui ne s'appelait pas encore la génétique.

Ecrits didactiques sur la chasse et la pêche

Les écrits didactiques rédigés en latin sur la chasse et la pêche dérivent de modèles grecs dont ils ont adopté le titre simplement translittéré et les principaux sujets, comme le montrent, d'une part, la comparaison des *Cynégétiques* de Grattius Faliscus[42] et de Némésien[43] avec le traité de Xénophon et, de l'autre, l'analyse des *Halieutiques* d'un pseudo-Ovide[44]. Des deux poèmes latins de cynégétique, il ne reste que de longs fragments, soit 540 et 325 vers, où sont principalement abordés la fabrication de armes et des instruments de la chasse, la sélection, le dressage et l'entraînement des auxiliaires du chasseur: Chien et Cheval. Les passages qui leur sont dévolus apparentent, dans une certaine mesure, ces manuels aux publications des éleveurs et des vétérinaires. Les *Halieutiques*, poème lui aussi fragmentaire, consistent, pour autant que les 135 vers conservés permettent d'en juger, en un catalogue des poissons marins à l'usage des pêcheurs, intéressant

par la nomenclature qu'il contient autant que par la caractérisation brève des différentes espèces mentionnées[45]. En dehors du livre IX de l'*Histoire naturelle*, on ne peut guère en rapprocher que l'inventaire d'Ausone pour les poissons de la Moselle, où l'érudition le dispute à la connaissance apparemment directe de la question[46]. Car les travaux en grec et en latin d'Apulée sur les poissons semblent bien, à en croire les allusions contenues dans son *Apologie*[47], avoir été conçus dans une perspective non plus pratique, mais scientifique. Apulée se réclame ouvertement d'Aristote et de l'Ecole péripatéticienne[48]. Sa méthode d'investigation, incluant la dissection[49], sur des spécimens que lui fournissent, à sa demande, les pêcheurs et ses amis avertis de ses recherches, les problèmes qu'il envisage d'élucider: description morphologique et anatomique, reproduction, comportement, etc., et sa réflexion sur l'adaptation en latin du vocabulaire zoologique grec, tout concourt à distinguer son *De piscibus* de la plupart des ouvrages latins sur les animaux et à le rattacher comme une exception significative à la tradition scientifique grecque, même si, en raison de son objet, il ne doit pas être dissocié de la littérature technique[50].

Sur les autres ordres du règne animal, aucun ouvrage comparable n'est attesté dans la littérature latine. Les deux livres de l'*Ornithogonia* — perdue — d'Aemilius Macer relevaient de la mythologie plus que de l'ornithologie, puisqu'ils relayaient cette partie de la tradition grecque qui expliquait l'origine des oiseaux par des métamorphoses[51] et qui a mieux survécu dans l'œuvre d'Ovide. Plus de précision devait en revanche exister dans les descriptions d'oiseaux réalisées par les haruspices, tel Umbricius Melior[52], auxquels elles étaient indispensables pour exercer leur art. Certaines d'entre elles, encore qu'elles ne puissent pas être repérées comme telles faute de références, survivent dans l'*Histoire naturelle* de Pline[53]. Elles ont contribué à perfectionner la connaissance de l'avifaune, sans réussir cependant à créer les conditions d'une étude scientifique des oiseaux[54]. Quant aux reptiles, particulièrement les espèces venimeuses, ils ont été traités, avec les remèdes à appliquer sur les morsures, par Aemilius Macer, auteur de l'adaptation latine des *Theriaka* de Nicandre[55]. En dehors des informations que Lucain, au dire du scholiaste[56], a puisées dans le texte de Macer pour caractériser de façon dramatique, au livre IX de la Pharsale, les serpents de Libye[57], il ne subsiste du texte latin que quelques fragments sans grande portée[58]. Mais ils confirment, si besoin est, que la littérature latine sur les animaux était

fondamentalement orientée vers des œuvres pragmatiques, quel que soit le groupe zoologique considéré.

Livres de gastronomie

Les livres de gastronomie impliquent, eux aussi, une connaissance des animaux, en l'occurrence des espèces comestibles[59], essentiellement pratique, que l'énoncé des recettes n'explicite pas. Le seul ouvrage conservé, dans cette catégorie, est l'*Art culinaire* d'Apicius, qui dresse, à travers les livres VI (*Le volailler*), VIII (*Quadrupèdes*), IX (*Mer*), X (*Pêcheur*), un véritable inventaire des animaux que le goût et la mode avaient introduits sur les tables romaines au Ier siècle de l'Empire[60]. A défaut des écrits de M. Ambivius[61], de Licinius Maenas[62] ou de C. Matius[63], le fragment sur les poissons extrait de la *Gastronomie* d'Ennius[64] qu'Apulée a inséré dans l'*Apologie* à l'appui de son argumentation[65] montre comment l'amateur de fine cuisine, en s'intéressant nécessairement pour satisfaire ses exigences à la provenance des espèces, dresse une véritable carte géographique des marchés régionaux du poisson et donc des zones où on le pêchait. Par là, il rejoint les traités d'*Halieutiques* et complète la documentation sur la faune aquatique. On n'en séparera pas les renseignements analogues qui figurent, par exemple, à l'occasion dans les *Satires* de Juvénal, à qui les produits de captures exceptionnelles[66] ou les raffinements gastronomiques[67] inspirent des remarques mordantes, ou dans le livre XIII des *Epigrammes* de Martial. Il est entièrement composé de distiques rédigés pour accompagner des cadeaux destinés aux amis de la maison: les animaux domestiques[68], le gibier à poils[69] et à plumes[70], les poissons[71] y sont bien représentés.

Encyclopédies

Unique en son genre dans les littératures antiques, l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien réserve près d'un quart de ses livres aux animaux. Tandis que les livres XVIII et XXVIII à XXXII portent sur l'élevage des espèces domestiques et sur l'utilisation des animaux dans la thérapeutique et la pharmacopée, les livres VIII à XI contiennent la description des Mammifères, des Oiseaux, des Animaux marins, des Insectes. Les exposés d'anatomie et de physiologie sont, pour la plupart, dérivés des traités biologiques d'Aristote que Pline s'applique, comme il le précise lui-

même[72], à résumer et à compléter grâce à un intense travail de compilation assorti quelquefois d'observations personnelles ou recueillies auprès de témoins oculaires[73]. Mais, dans son souci d'être aussi exhaustif que possible, il fait la part belle à toutes sortes de récits et d'anecdotes, souvent pittoresques, où les données sur le comportement des animaux, leurs rapports avec l'homme, leur valeur économique, etc., voisinent avec les fables et les fictions, sans que l'auteur exprime, en général, à leur sujet de doutes ou de critiques[74]. Les objectifs qu'il s'est fixés — relater un maximum de faits, décrire le plus grand nombre de phénomènes et de particularités naturels, en laissant à d'autres le soin d'en rechercher les causes[75] — et la méthode de travail qui est la sienne n'expliquent pas seuls les qualités et les défauts de ses exposés sur les animaux[76]. Comme l'a justement observé Beaujeu[77], Pline, considérant la Nature comme une source inépuisable de richesses et de merveilles, en vient à admettre que «rien n'est impossible, même les prodiges les plus extraordinaires, les propriétés les plus étranges». Il en trouve d'innombrables preuves dans le règne animal.

Des analyses sommaires ou partisanes[78] ont trop longtemps discrédité la partie zoologique de l'*Histoire naturelle*. Or, ses faiblesses, qu'il n'est pas question de nier, n'empêchent pas qu'elle soit riche d'enseignements sur quantité d'espèces — plus d'une centaine au total — ou mentionnées ou décrites pour la première fois[79], ainsi que sur des problèmes de psychologie animale, de zoogéographie, etc., dont Pline est resté, pour l'Antiquité, le seul témoin. Des indications étrangères, en apparence, à la zoologie pure ne sont pas non plus à mésestimer. Ainsi, les précisions que Pline a enregistrées sur l'arrivée en Italie des espèces exotiques — africaines, gauloises, indiennes — sont, en dépit des critiques que Sénèque adressait à des *minutiae* de ce genre[80], d'un réel intérêt pour expliquer l'évolution des populations de grands fauves et d'autres espèces que la surexploitation, entamée dans l'Antiquité, a rendues vulnérables quand elle ne les a pas fait disparaître[81]. De même, les indications qu'il a recueillies sur l'utilisation de certains animaux[82], sur l'engouement des Romains pour les oiseaux parleurs et chanteurs[83], ou sur les vertus et les propriétés symboliques attribuées aux animaux, d'après leurs caractéristiques comportementales[84] ne sont pas moins nécessaires pour écrire l'histoire des animaux, qui n'est plus alors seulement naturelle[85]. Aucun auteur ne s'est, après Pline, attelé à une tâche comparable à la sienne. Des abrégés ont été tirés de l'*Histoire naturelle*, tel celui de Solin

au IIIe siècle[86] ou, par l'intermédiaire de celui-ci, les *Etymologies ou Origines* d'Isidore de Séville[87]. Ces écrivains ont réservé de substantiels développements aux animaux, ajoutant ou retranchant selon les cas, mais ne dédaignant jamais les *mirabilia* zoologiques. Parallèlement à l'*Histoire naturelle* qui n'a cessé, après la fin de l'Antiquité, d'être recopiée et diffusée[88], leurs écrits ont contribué à alimenter la zoologie médiévale et à déterminer ses principales orientations[89].

Conclusion

Dans l'analyse générale, mais pénétrante sur bien des points, qu'il a donnée de la science romaine, Beaujeu[90] écrit: «Les Romains ont admiré la science, ils s'en sont occupés, ils n'en ont pas fait.» Cette constatation n'est pas contredite par la manière dont ils ont abordé le monde animal. Portés par leur tempérament vers les problèmes pratiques beaucoup plus que vers la spéculation théorique, ils ont observé les animaux dans une perspective essentiellement utilitaire. Celle-ci a favorisé, selon les cas, le progrès des méthodes d'élevage, le perfectionnement des techniques de chasse et de pêche, avec, liées aux unes et aux autres, l'inventaire des faunes vivant dans les régions nouvellement atteintes ou conquises et des races domestiques sélectionnées dans les différents pays d'élevage. Car il fallait, avant tout, répondre aux exigences croissantes touchant les matières vestimentaires, les plaisirs de la table, les spectacles, le commerce des animaux de compagnie. Pour le reste, c'est-à-dire l'étude méthodique et désintéressée du règne animal, les Romains se sont bornés à accueillir les résultats obtenus par les Grecs, principalement Aristote et l'Ecole péripatéticienne, et résumés à leur intention par Pline l'Ancien, non sans erreurs et altérations, d'autant que l'attrait des *mirabilia* zoologiques avait, depuis longtemps déjà, pris le pas sur le contrôle critique des témoignages et des informations disponibles. Si diversifiées soient-elles, les connaissances des Romains sur les animaux ne peuvent donc pas être considérées comme une contribution originale et homogène à la zoologie entendue au sens plein et fondamental du mot. Elles ne sont cependant pas à dédaigner. En effet, elles attestent un élargissement notable du savoir relatif aux animaux, particulièrement dans l'exploration des faunes régionales et locales et, conséquence directe de celle-ci, dans l'adaptation en latin des noms d'animaux d'origine grecque ou autre — source à laquelle puisera abondamment la classification systé-

matique des espèces pour élaborer l'outil de la terminologie binominale.

Sur un plan différent, mais qui n'est pas sans importance, Pline l'Ancien[91], tout comme les agronomes latins[92], a cité et utilisé les écrits — aujourd'hui perdus — d'auteurs scientifiques et techniques, grecs et latins. Nombre d'entre eux ne seraient même plus des noms sans le témoignage de leurs successeurs et héritiers, dont les ouvrages permettent ainsi d'atteindre et le savoir de leur temps et celui de périodes antérieures. Par là, ceux-ci regagnent, en tout cas au regard de l'histoire intellectuelle de l'Antiquité, une part des qualités qui leur ont fait défaut pour communiquer une nouvelle impulsion scientifique à l'étude des animaux.

Les textes latins sur le monde animal forment un ensemble qui demeure, compte tenu des enseignements qu'il recèle, encore trop négligé. Son apport le plus immédiat concerne le savoir proprement dit des Romains sur les animaux — que l'on conviendra, pour faire court, de continuer à appeler «la zoologie romaine» — et les circonstances qui ont déterminé ses orientations. Par ailleurs, il donne la possibilité de dégager les antécédents de la zoologie médiévale et de mettre en évidence les sources des bestiaires et celles des travaux des grands compilateurs. Enfin — et ce n'est pas le moindre de ses mérites — il conserve sur les animaux une masse d'informations qui, tout en étant souvent ponctuelles et inorganisées, livrent un état de connaissances d'où la science n'est pas entièrement absente. Telle quelle, la collection des témoignages latins sur les animaux occupe dans l'histoire de la zoologie une place spécifique, qui n'est ni secondaire ni insignifiante.

Liliane BODSON.

NOTES

[1] Voir, par exemple, V. Carus, *Histoire de la zoologie depuis l'Antiquité jusqu'au XIXe siècle*, trad. franç. P.-O. Hagenmuller, Paris, Baillière, 1880, pp. 68-80; P. Brunet - A. Mieli, *Histoire des sciences. Antiquité*, Paris, Payot, 1935, pp. 684-695, 750-758; J. Beaujeu, «La Science hellénistique et romaine: sciences biologiques», dans *Histoire générale des sciences*, éd. R. Taton, I, Paris, PUF, 1957, pp. 382-383; G. Petit - J. Théodoridès, *Histoire de la zoologie des origines à Linné*, Paris, Hermann, 1962, pp. 118-132; G. Harig, «Rom und

der Ausgang der Antike: Biologie», dans *Geschichte des wissenschaftlichen Denkens im Altertum*, éd. F. Jürss, Berlin, Akademie, 1982, pp. 566-573; id., «Die römische enzyklopädische Literatur und die *Naturalis Historia* des Plinius», dans *Geschichte der Biologie. Theorien, Methoden, Institutionen, Kurzbiographien*, éd. I. Jahn *et alii*, Iena, Fischer, 1982, pp. 91-96.

[2] Voir ci-après, notes 47-50.

[3] J. Beaujeu, *La Vie scientifique à Rome au premier siècle de l'Empire*, Paris, Les Conférences du Palais de la Découverte, Série D, n° 51, 1957, pp. 9-10 (notamment).

[4] Par exemple: C. Turrianus Gracilis (cf. Pline, *Hist. nat.*, IX, 11); Trébius Niger (*ibid.*, IX, 89, 92-93). Cf. H. Bardon, *La Littérature latine inconnue*, II (Paris, Klincksieck, 1956), pp. 143, 146.

[5] Par exemple: Cornelius Valerianus (cf. Pline, *Hist. nat.*, X, 5). Cf. Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), p. 140.

[6] La faune alpine est caractérisée dans l'*Hist. nat.*, VIII, 132, 140, 179, 214, 217; IX, 63; X, 56-57, 133-134, 186 (principalement), d'après, selon toute apparence, des observations personnelles de Pline lui-même ou des informations de première main. Cf. L. Bodson, «Aspects of Pliny's Zoology», dans *Science in the Early Roman Empire: Pliny the Elder, His Sources and His Influence,* éd. R. French - F. Greenaway, Sydney / Beckenham, Croom Helm (sous presse).

[7] Il en va de même pour son témoignage sur l'Aurochs et le Bison (*Hist. nat.*, VIII, 38; cf. XI, 126). L. Bodson, «La zoologie romaine d'après l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien», dans *Actes du Colloque «Pline l'Ancien témoin de son temps» — Nantes, 23-26 octobre 1985* (à paraître).

[8] César, *G. G.*, VI, 26-28.

[9] Par exemple, Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, IX, 11: probablement un Cachalot énorme, d'après Turranius (ci-dessus, note 4); IX, 68: Surmulet d'une taille supérieure à la normale, d'après Licinius Mucianus [cf. Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), pp. 179-183], etc.

[10] Pline, *Hist. nat.*, VIII, 76 (*monoceros* de l'Inde), 77 (*catoblepas* d'Ethiopie), 107 (*corocotte* d'Ethiopie). De tels animaux appartiennent toujours à des faunes exotiques et lointaines sur lesquelles il était davantage possible de laisser courir l'imagination. Cf. sur ce problème L. Bodson, «La faune paléarctique dans la tradition gréco-romaine», dans *Anthropozoologica*, 1 (1984), p. 28.

[11] Question abordée dans mes articles signalés ci-dessus, notes 6-7.

[12] Cic., *Nat. des dieux*, II, 121-127, 151, 158-162.

[13] Cic., *Tusc.*, II, 67; V, 38, 79; etc.

[14] Cic., *Devoirs*, I, 50; II, 11; etc.

[15] Cic., *Fins*, II, 33, 40; V, 24-28, 38; etc.

[16] Cic., *Att.*, IV, 5; V, 3, 21; VI, 1; *Fam.*, II, 11; VIII, 2, 6, 9; IX, 10; X, 30; etc. Son témoignage est, dans cette partie de son œuvre, particulièrement instructif sur la question de l'approvisionnement en fauves des organisateurs de jeux. Cf., outre les réf. de la note 34, G. Loisel, *Histoire des Ménageries de l'Antiquité à nos jours*, I, Paris, Doin, 1912, pp. 90-139; G. Jennison, *Animals for Show and Pleasure in Ancient Rome*, Manchester, University Press, 1937; J.M.C. Toynbee, *Animals in Roman Life and Art*, London, Thames and Hudson, pp. 61-90.

[17] Cic., *Nat. des dieux*, II, 123.

[18] *Ibid.*, 125.

[19] *Ibid.*, 123, 151, 161; cf. I, 88, 97.

[20] *Ibid.*, 128, 151, 158 (surtout); cf. I, 97.

[21] Cic., *Fins*, V, 38.

[22] Lucrèce, *Nat. des choses*, V, 783-820, 837-924.

[23] A.D. Winspear, *Lucretius and Scientific Thought*, Montreal, Harvest House, 1963, pp. 117-128.

[24] Lucrèce, *o. l.*, IV, 987-1010.

[25] *Ibid.*, V, 1056-1090.

[26] Virgile, *Buc.*, I, 8-9, 12-15, 22-23, 74-78; II, 8, 29-30, 33, 40-42; VII, 7-11; etc. A moins que leur auteur ne trouve l'occasion d'insérer aussi, dans des compositions de ce genre, l'évocation de la faune sauvage. Voir, par exemple, Calpurnius Siculus, *Buc.*, VII, 57-72 (animaux probablement présentés lors d'un spectacle organisé sous Néron). Cf. R. Verdière, *T. Calpurnii Siculi De Laude Pisonis et Bucolica et M. Annaei Lucani De Laude Caesaris*, Berchem-Bruxelles, Latomus, 1954, pp. 207, 264.

[27] Juvénal, *Sat.*, VIII, 57-67.

[28] *Ibid.*, XII, 102-114.

[29] *Ibid.*, XIV, 74-85. Voir aussi, sur le comportement possible du Lion même quand il est apprivoisé: *ibid.*, XIV, 246-247.

[30] Catulle, 2.

[31] Ovide, *Amours*, II, 6. Cf. Toynbee, *o. l.* (ci-dessus, note 16), pp. 247-249.

[32] Martial, *Epigrammes*, I, 109; cf. VII, 87.

[33] Parmi quantité d'exemples possibles, empruntés à la vie des hommes d'Etat: le poème composé par Hadrien à la mémoire de son cheval Borysthenes (*C. I. L.*, XII, 1122; cf. J. Aymard, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins (Cynegetica)*, Paris, E. de Boccard, 1951, pp. 176-179), et à celle de simples particuliers: les épitaphes en l'honneur des animaux (cf. G. Herrlinger, *Totenklage um Tiere in der antiken Dichtung*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1930, pp. 44-51).

[34] R. Auguet, *Cruauté et civilisation: les jeux romains*, Paris, Flammarion, 1970, pp. 97-132; cf. aussi P. Veyne, *Le Pain et le Cirque. Sociologie historique d'un pluralisme politique*, Paris, Seuil, 1976.

[35] Cf. Toynbee, *o. l.* (ci-dessus, note 16).

[36] Caton l'Ancien, *L'Agriculture*, 70-73. Cf. P. Thielscher, *Des Marcus Cato Belehrung über die Landwirtschaft*, Berlin, Duncker-Humblot, 1963, pp. 277-280; K.D. White, «Roman Agricultural Writers I: Varro and his Predecessors», in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 4, 1, Berlin / New York, De Gruyter, 1973, pp. 442-444, 450.

[37] Sur les travaux — perdus — que les Saserna ou Licinius Stolo avaient consacrés au même sujet, cf. Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), I (1952), pp. 83-85, 318; White, *o. l.* (ci-dessus, note 36), pp. 458-463.

[38] Varron, *Econ. rurale*, I, 2, 12, 22-26. Cf. Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), I, p. 319; White, *o. l.* (ci-dessus, note 36), pp. 482-488.

[39] Varron, *Econ. rurale*, II-III; Virgile, *Géorgiques*, III-IV; Columelle, *Econ. rurale*, VI-IX; Palladius, *L'Œuvre d'agriculture* (*passim*). Sur les races:

L. Bodson, «La notion de race animale chez les zoologistes et les agronomes de l'Antiquité», dans *Ethnozootechnie*, Paris, 29 (1982), pp. 7-14.

[40] Cf. L. Bodson, «La médecine vétérinaire dans l'Antiquité gréco-romaine. Problèmes - Composantes - Orientations», dans *Ethnozootechnie*, Paris, 34 (1984), pp. 3-12.

[41] Columelle, *Econ. rurale*, VII, 2, 4-5.

[42] Grattius Faliscus, *Cynégétiques*. I (Texte et traduction), II (Commentaire) par R. Verdière, Wetteren, Universa, 1963. On y joindra les deux fragments sur la chasse de L. Varius Rufus (fr. 3-4 Morel). Cf. Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), II, p. 30.

[43] Némésien, *Cynégétiques*. Texte établi et traduit par P. Volpilhac, Paris, Les Belles Lettres, 1975. Cf. R. Verdière, *Prolégomènes à Nemesianus*, Leyde, Brill, 1974.

[44] Dernier état de la question: J. Richmond, «Doubtful Works Ascribed to Ovid», in *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt*, 31, 4, Berlin / New York, De Gruyter, 1981, pp. 2745-2759.

[45] Cf. E. de Saint-Denis, *Le Vocabulaire des animaux marins en latin classique*, Paris, Klincksieck, 1947.

[46] Ausone, *Moselle*, 82-150. Cf. D. Magnus Ausonius, *Mosella*. Edition, introduction et commentaire de Ch.-M. Ternes, Paris, PUF, 1972, pp. 45-54.

[47] Apulée, *Apologie*, 29-41.

[48] *Ibid.*, 36.

[49] *Ibid.*, 40.

[50] Le jugement des modernes à son sujet est sévère. Brunet-Mieli, *o. l.* (ci-dessus, note 1), p. 756: «pseudo-science»; Petit-Théodoridès, *o. l.* (ci-dessus, note 1), p. 98: «part ... modeste». A défaut de pouvoir étudier le contenu de cette œuvre, il conviendrait d'en analyser la présentation d'Apulée dans une optique moins négative, qu'elle ne semble pas justifier.

[51] H. Dahlmann, *Über Aemilius Macer*, Mayence / Wiesbaden, Steiner, 1981, pp. 3-4, 6-15.

[52] Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), II, pp. 146-147.

[53] Umbricius Melior figure parmi les sources de Pline pour le livre X.

[54] Cf. J. André, *Les Noms d'oiseaux en latin classique*, Paris, Klincksieck, 1967; F. Capponi, *Ornithologia Latina*, Gênes, Inst. Philol. class. et méd., 1979.

[55] Dahlmann, *o. l.* (ci-dessus, note 51), pp. 15-30.

[56] Schol. (*Comm. Bern.*) Lucain, *Guerre civile*, IX, 701 Usener.

[57] Lucain, *Guerre civile*, IX, 700-889. Sur les sources de Lucain pour ce passage, cf. principalement R. Pichon, *Les Sources de Lucain*, Paris, Leroux, 1912, p. 40; W. Morel, «Iologica», dans *Philologus*, 83 (1928), p. 346; I. Cazzaniga, «L'episodio dei serpenti libici in Lucano e la tradizione dei Theriaka Nicandrei», dans *Acme*, 10 (1957), pp. 27-41; Dahlmann, *o. l.* (ci-dessus, note 51), p. 21.

[58] Aemilius Macer, fr. 7-10 Morel (*F. P. L.*, pp. 108-109).

[59] J. André, *L'Alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, Klincksieck, 1981 (nouvelle édition).

[60] Apicius, *L'Art culinaire*. Texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Les Belles Lettres, 1974.

[61] Bardon, *o. l.* (ci-dessus, note 4), I, p. 321.

[62] *Ibid.*

[63] *Ibid.*, pp. 321-323.

[64] Ennius, *Fragm. varia*: *Hedyphagetica*, I. Vahlen (*Ennianae Poesis Reliquiae*, Leipzig, Teubner, 1903, pp. 218-220) [= E.H. Warmington, *Remains of Old Latin*, I, London / Cambridge Mass., Heinemann - Harvard Univ. Press, 1956, pp. 406-411].

[65] Apulée, *Apologie*, 39.

[66] Juvénal, *Satires*, IV, 37-71; V, 80-106; XI, 121.

[67] *Ibid.*, XI, 134-144. Cf. E. Courtney, *A Commentary on the Satires of Juvenal*, London, Athlone Press, 1980, pp. 507-508.

[68] Martial, *Epigrammes*, XIII (*Xenia*), 39, 41, 44, 45, 52, 53, 56, 58, 73-74, 76, 77.

[69] *Ibid.*, 59, 60, 92-100.

[70] *Ibid.*, 49, 51-61, 65, 68, 71, 72, 75-78.

[71] *Ibid.*, 79-91.

[72] Pline l'Ancien, *Hist. nat.*, VIII, 44.

[73] Ses lectures sont attestées par les listes d'auteurs latins et étrangers qu'il a tenu à placer au livre I. Cf. *Préface*, 21-23. Sur ses observations: cf. ci-dessus, notes 6-7.

[74] Cf. ci-dessus, note 7.

[75] Pline, *Hist. nat.*, I, *Préface*, 14-19, 21-23; II, 85 (*prodenda quia sunt prodita*); XI, 8 (*naturas rerum ... indicare, non causas indagare*).

[76] Cf. sur la méthode de Pline l'Ancien, Pline le Jeune, *Lettres*, III, 5.

[77] Beaujeu, *o. l.* (ci-dessus, note 3), p. 20.

[78] Ci-dessus, note 7.

[79] A. Steier, *Aristoteles und Plinius. Studien zur Geschichte der Zoologie*, Würzburg, C. Kabitzch, 1913, pp. 49-114. Cf. H. Leitner, *Zoologische Terminologie beim Alteren Plinius*, Hildsheim, H.A. Gerstenberg, 1972.

[80] Sénèque, *La Brièveté de la vie*, 13, 3-6.

[81] Loisel, *o. l.* (ci-dessus, note 16), pp. 64-139; Toynbee, *o. l.* (ci-dessus, note 16), chap. I-VI, VIII, IX, XI-XIV, XVI; Bodson, *o. l.* (ci-dessus, note 10), p. 31.

[82] Pline, *Hist. nat.*, VIII, 134-135.

[83] *Ibid.*, X, 116-124; cf. Toynbee, *o. l.* (ci-dessus, note 16), pp. 273-279.

[84] *Ibid.*, VIII, 80, 142-150; X, 93-100, 203-208; etc.

[85] R. Delort, *Les Animaux ont une histoire*, Paris, Seuil, 1984.

[86] Solin, *Collectanea Rerum Mirabilium*, 15, 5-7 (chiens albanais); 17, 4-11 (faune d'Hyrcanie); 20, 3-8 (faune de la forêt hercynienne); 26, 3-10 (ours de Numidie); 27, 28-35 (serpents africains); etc.

[87] Isidore de Séville, *Etym. ou Origines*, XII, 1-7. Sur Solin, source d'Isidore: M. Chibnall, «Pliny's *Natural History* and the Middle Ages», in *Empire and Aftermath*, ed. T.A. Dorey, London / Boston, Routledge and Kegan Paul, 1975, p. 61.

[88] *Ibid.*, pp. 57-58.

[89] F. MacCullogh, *Mediaeval Latin and French Bestiaries,* Chapel Hill, Univ. of North Carolina Press, 1960, pp. 21-44; W.H. Stahl, *Roman Science. Origins, Development and Influence to the Later Middle Ages*, Madison, Univ. of Wisconsin Press, 1962, pp. 193-249; Chibnall, *o.l.* (ci-dessus, note 87), pp. 57-78.

[90] Beaujeu, *o.l.* (ci-dessus, note 3), p. 22.

[91] Pline, *Hist. nat.*, I (Table des matières - Index des auteurs cités).

[92] W.D. Hooper - H.B. Ash, *Marcus Porcius Cato On Agriculture - Marcus Terentius Varro On Agriculture*, London / Cambridge Mass., Heinemann - Harvard Univ. Press, 1954, pp. 535-543 (Index to Varro); E.S. Forster - E.H. Heffner, *Lucius Junius Moderatus Columella. On Agriculture and Trees*, III, London / Cambrige Mass., Heinemann - Harvard Univ. Press, 1955), pp. 413-423 (Index of Proper Names); cf. Bardon, *o.l.* (ci-dessus, note 4), I, pp. 316-323.

L. B.